LIONEL
DUROY

DISPARAÎTRE

"Du pur Duroy que ce voyage étourdissant mêlant l'intime à l'histoire..." *L'Express*

J'AI LU

Disparaître

DU MÊME AUTEUR

Romans

Priez pour nous, Bernard Barrault, 1990 ; J'ai lu, 2011.
Je voudrais descendre, Seuil, 1993.
Comme des héros, Fayard, « Libres », 1996.
Mon premier jour de bonheur, Julliard, 1996.
Des hommes éblouissants, Julliard, 1997.
Un jour, je te tuerai, Julliard, 1999 ; J'ai lu, 2002.
Trois couples en quête d'orages, Julliard, 2000 ; J'ai lu, 2003.
Méfiez-vous des écrivains, Julliard, 2002 ; J'ai lu, 2004.
Le Cahier de Turin, Julliard, 2003 ; J'ai lu, 2012.
Écrire, Julliard, 2005.
Le Chagrin, Julliard, 2010 ; J'ai lu, 2011.
Colères, Julliard, 2011.
L'Hiver des hommes, Julliard, 2012 ; J'ai lu, 2013.
Vertiges, Julliard, 2013 ; J'ai lu, 2015.
Échapper, Julliard, 2015 ; J'ai lu, 2016.
L'Absente, Julliard, 2016 ; J'ai lu, 2017.
Eugenia, Julliard, 2018 ; J'ai lu, 2019.
Nous étions nés pour être heureux, Julliard, 2019 ; J'ai lu, 2021.
L'Homme qui tremble, Mialet-Barrault Éditeurs, 2021 ; J'ai lu, 2022.
Mes pas dans leurs ombres, Mialet-Barrault Éditeurs, 2023.

Récit

Il ne m'est rien arrivé (Récit d'un voyage dans les pays en guerre de l'ex-Yougoslavie), Mercure de France, 1994.

Documents

Paroles de patrons (avec Stéphane Moles), Alain Moreau, 1980.
L'Affaire de Poitiers, Bernard Barrault, 1988.
Hienghène, le désespoir calédonien, Bernard Barrault, 1988.
Survivre avec les loups, la véritable histoire de Misha Defonseca, XO Éditions, 2011.

LIONEL DUROY

Disparaître

ROMAN

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants

Première partie :
L'énigme des enfants

Que l'on me montre un enfant qui sache discerner un être humain derrière la figure parentale !

Paulina DALMAYER, *Les Héroïques*

J'ai songé que je devais les prévenir de ce que j'allais entreprendre et, de passage à Paris, je les ai invités à déjeuner.

Mes quatre enfants, tous adultes désormais.

En me rendant au restaurant, j'ai regretté cette initiative – pourquoi les prévenir ? Les enfants se fichent du destin d'un homme de soixante-dix ans, mon âge aujourd'hui. Ils pensent que quoi qu'il dise, ou fasse, il va bientôt mourir et que cette perspective rend superflu ce qu'il peut bien décider. Cause toujours, papa, tu seras bientôt mort.

Depuis trois ou quatre ans, tout est prétexte à Anna, vingt-sept ans cette année, pour me le rappeler – ma vue qui baisse, un nom qui m'échappe, Internet qui me résiste, de sorte que, pour couper court, je commence la plupart de mes phrases par « Vieux comme je suis, ma chérie… ». Elle convient qu'en effet, et sourit. Je dirais qu'elle semble satisfaite que cette notion soit enfin acquise. Coline, vingt-quatre ans, s'inquiète qu'un jour on me retrouve mort

au fond de la baignoire dont je n'aurais pas réussi à m'extraire. Est-ce qu'il ne faudrait pas faire poser des poignées dans cette baignoire ? Ou la remplacer par une douche ? Je lui fais remarquer que je parcours tous les jours soixante-dix kilomètres à vélo, à bonne allure, après une matinée de travail, ce qui me prépare musculairement à sortir seul d'une baignoire, mais je vois qu'elle n'est pas convaincue.

Continuant à marcher vers le restaurant, je prends soudain conscience que les deux aînés, David, trente-six ans, et Claire, trente-deux, évoquent plus rarement mon âge. Et quand ils le font c'est avec délicatesse, ou peut-être embarras. En tout cas, sans cet empressement qu'y met Anna. C'est donc par erreur que je les ai associés à leurs deux sœurs plus jeunes. Sur le coup de la colère, ou du dépit, comme si je trouvais du réconfort à les regrouper tous les quatre pour faire de moi leur victime – merde, après tout ce que j'ai fait pour eux ! La tentation du martyre dont je dois me méfier. Claire, par exemple, a toujours été adorable. Et même Coline. Coline se mettrait à pleurer si je lui disais que je la confonds avec Anna. Anna qui ne cache pas le peu de considération que nous lui inspirons. David et Claire parviennent à en rire ; Coline décide par intermittence de ne plus la voir. Je suis le seul à me prêter silencieusement, sans jamais protester, à ses petites humiliations. Non seulement je suis vieux, mais je tourne au ralenti – « Ah, c'est bien, papa, tu as enfin compris comment marche ton téléphone ! — Oui, ma chérie,

comme tu le vois, tout arrive. » Il n'est jamais agréable d'être pris pour un imbécile, mais venant d'Anna je peux tout encaisser. C'est incroyable ce que cette enfant me touche, et depuis le premier jour. À l'instant où je l'ai vue naître, j'ai su que je devrais être là pour la protéger. Que, moi vivant, personne ne lui ferait de mal. Que je pourrais tuer pour elle. Et d'ailleurs, la sage-femme n'a pas osé protester quand j'ai demandé à lui enfiler son premier pyjama – « Mais vous saurez faire, monsieur ? — Je saurai très bien faire, donnez-la-moi. » Tiens, voilà que j'en ai les larmes aux yeux. Les trois autres prétendent qu'Anna est ma préférée, « ta petite chouchoute, papa, ne dis pas le contraire ». Je m'en défends, naturellement, mais si maladroitement qu'ils éclatent de rire. Ce que je voudrais leur dire c'est que, en dépit de son intelligence fulgurante, Anna… « Oui, oui, papa, on sait, elle est si fragile… », voilà, exactement, que sa suffisance, en somme, me rassure. Et que, d'une certaine façon, c'est moi, etc.

À force de la féliciter, n'est-ce pas – un an d'avance à l'école, tous ses diplômes avec mention, ses concours dans la poche, et boursière avec ça. « Bravo, Anna, je suis fier de toi ! » Elle n'a jamais pu douter de mon amour, tandis que David, par exemple… David a sûrement souffert de notre rupture, à voir comme il est attentif aujourd'hui à ce que je dis de son travail. Pendant des années il m'a foutu en colère, avant de se mettre à sculpter, et soudain nous sommes devenus des amis. Il sculpte, j'écris

– nous réussissons enfin à nous parler. Après tout ce temps perdu à se disputer, je sens bien qu'il a encore besoin de moi, qu'il ne faudrait pas que je disparaisse. D'ailleurs, lui se garde bien de me rappeler mon âge. Oui, eh bien tant pis.

La question du chagrin, qu'ils auront plus ou moins, me préoccupe par moments. David se sentira un peu perdu les premiers temps, comme un détenu fraîchement libéré, puis il finira par s'allonger dans l'herbe et s'accordera le soleil. Je devine qu'il éprouvera une forme de soulagement à être enfin débarrassé de ma présence. Il en ira de même, et mieux encore, pour Coline, qui s'en est affranchie très tôt en abandonnant la photographie pour devenir assistante sociale. « Ton père te prend pour une artiste et il se trompe », lui a dit Esther. Nous étions en plein divorce et Coline a glissé insensiblement de mon regard à celui de sa mère. Nos discussions se sont espacées, nous nous sommes éloignés, elle à Paris dans les mots d'Esther, moi dans ma maison sur le mont Ventoux, de sorte que sans le vouloir elle s'est préparée à me perdre.

Claire risque d'être la plus atteinte. Des quatre, elle est la seule auprès de qui je ne ressens aucune tension, n'éprouve aucune gêne. Tout est facile avec Claire, elle est assurée de mon amour et réciproquement. Elle est à la fois sensible, intelligente et bienveillante, voilà. Bien que David ait été d'une impitoyable méchanceté avec elle durant leur enfance, je vois combien elle l'aime aujourd'hui et se

soucie de lui. J'observe le même phénomène entre Coline et Anna, Coline me répétant combien elle aime Anna qui pourtant, enfant, lui assénait qu'elle voulait la tuer, qu'elle n'avait jamais vu une fille aussi bête. En miroir les uns des autres, en somme, alors que David et Claire sont les enfants d'Agnès, ma première femme, Anna et Coline ceux d'Esther. Ils n'ont pas la même mère, mais je constate qu'ils ont joué à peu près la même partition, l'aîné.e s'acharnant sur sa cadette et celle-ci lui vouant néanmoins un amour sans faille devenue adulte. Ça ne laisse pas de m'étonner car, en ce qui me concerne, je n'ai pas oublié la cruauté de mon frère aîné, Frédéric, et je suis soulagé qu'il soit sorti de ma vie depuis longtemps.

A priori, je ne vois pas de ressemblance entre les aînés de mes deux ex-femmes, je dirais même spontanément qu'ils sont radicalement différents : David, révolté contre l'ordre, déscolarisé, ouvrier, autodidacte, et finalement artiste ; Anna, toujours en tête de sa classe, respectueuse de la loi, révoltée contre l'injustice, et finalement cheffe de mission dans une ONG. Ces deux-là ne s'aiment pas beaucoup, me dis-je, avant de me reprendre. Bien sûr qu'ils s'aiment, il faut voir comme Anna est satisfaite quand ils arrivent à se parler, et comme lui est aussitôt prêt à la prendre dans ses bras, mais je dois reconnaître qu'ils passent plus de temps à se contrarier qu'à s'embrasser, Anna prétendant que David se fout de tout et fait n'importe quoi quand lui s'exclame « Mais putain, Anna, rigole un peu ! ». Leurs victimes au temps de

l'enfance, Claire et Coline, ont beaucoup de points communs en revanche : un sens aigu de l'humour, la gentillesse, la modestie – elles sont l'une et l'autre de grandes amoureuses et rêvent d'une maison avec des enfants. Pour Claire, c'est presque fait, elle est mariée, ils ont deux enfants très mignons et un appartement qu'ils ont acheté à crédit. Pour Coline, ça ne fait que commencer, elle vient seulement de rencontrer l'homme qui, peut-être, partagera ses attentes.

Pour revenir à la question de leur chagrin, je me dis souvent que la seule qui a eu son content d'amour de ma part c'est Anna, ma prétendue chouchoute, ce qui pourrait expliquer pourquoi elle s'autorise à se moquer de ma supposée sénilité, n'attendant plus rien de moi. À moins que ce soit le contraire, qu'elle revienne sans cesse sur mon âge pour exorciser sa peur de me voir disparaître. Comment savoir ? Au contraire des trois autres, Anna est secrète, elle ne se plaint jamais, il est pratiquement impossible de deviner ce qu'elle pense. « Ça va aller, papa, ne t'en fais pas. — Tu es sûre, ma chérie ? Tu ne veux pas qu'on aille t'acheter un matelas plus confortable ? Une chaise de bureau ? Une lampe ? — Non, non, rentre vite maintenant, et sois prudent sur la route, hein. » Sur tous les campus où je l'ai déposée, en Angleterre, aux Pays-Bas, sous la pluie d'automne, dans des chambres minables – « Ça va aller, papa, ne t'en fais pas. » Dure au mal, d'un stupéfiant courage. Le portrait d'Esther, brune aux yeux noirs, le visage allongé, les traits tendus,

mais tiens, comme Claire est la copie d'Agnès, blonde aux yeux clairs, lumineuse, les joues rondes et soyeuses. C'est drôle, je ne m'en étais jamais fait la réflexion comme ce matin. Ces deux femmes, dont le désamour a failli me tuer, m'ont laissé un adorable clone. Comme pour m'interdire de les oublier. Regarder Claire, qui n'avait que trois ans l'année de mon divorce avec Agnès, n'éveille plus aucune souffrance, mais il arrive qu'une expression d'Anna me fasse soudainement chanceler.

Merde, j'aurais très bien pu me dispenser de ce déjeuner. Plein le dos de la position du père. Je dis ça, et c'est moi qui les ai sonnés au lieu de séjourner à Paris incognito. Qu'est-ce que ça peut leur faire ce que j'ai décidé ? M'en aller, disparaître. Ils ne pensent qu'à eux, de toute façon, ne parlent que d'eux, et moi je suis là pour relancer la conversation. Ils attendent que je m'enquière, que je cautionne, que je félicite. Aucun ne se demande jamais ce qui me traverse, comment je m'arrange de la vieillesse et de ma fin prochaine. J'exagère, il y en a toujours un pour s'inquiéter – « Et toi, papa, ça va ? » Une seule fois j'ai répondu « Non, pas du tout, ça ne va pas du tout », et celui ou celle qui se trouvait là a feint de ne pas avoir entendu. Moi, de la même façon, quand Toto, mon père, s'est fait opérer du cœur, il y a plus de trente ans maintenant. Oui, c'est ça, j'avais à peu près l'âge de David aujourd'hui. La veille, il avait essayé de me dire que peut-être, qu'on ne pouvait pas l'exclure en tout cas, une intervention que la médecine ne maîtrisait pas

complètement, qui devait durer entre huit et dix heures, et j'avais fait le gars distrait. Pressé, de surcroît – « Déjà cinq heures, il faut que j'y aille, papa — Vas-y, mon vieux, ne te mets pas en retard par ma faute surtout. »

Les parents sont là pour mourir, pas pour se plaindre, n'inversons pas les rôles.

Jamais une plainte, Toto, jamais un reproche non plus. Dans la merde jusqu'aux yeux mais toujours soucieux du moral de ses quatre aînés, dont je suis le quatrième – « Ça va mon p'tit vieux, tu as pu rattraper ton retard ? Bon, bon, eh bien continue comme ça, je suis de tout cœur avec toi. » Et il filait en clientèle placer ses aspirateurs, son huile-moteur ou ses éponges. Pour les six enfants suivants, son cœur avait eu des ratés, tout comme sa vieille Peugeot, une 403, les soupapes qui ne fermaient plus, un taux de compression en chute libre. Si des familles adoptantes s'étaient présentées, je suis certain qu'il les leur aurait cédés, à l'unité ou les six d'un coup, en vrac si j'ose dire, pour une somme à débattre, certes, mais raisonnable. Il pouvait en aimer quatre, il n'était pas de taille pour dix. Mais qui le serait ? Moi aussi, quatre enfants. Et moi aussi dévoué sans limites aux quatre, oublieux de ma fatigue, de mes états d'âme, de ma vie privée (parce que même à soixante-dix ans on conserve une vie privée – j'imagine leurs moues de dégoût s'ils savaient), oublieux de ma personne pour les écouter, les conseiller, leur passer de l'argent, ma maison, ma voiture, mes vélos, mes chaussettes, que sais-je encore. Le problème avec

les enfants ce sont les limites, l'édiction des limites, je n'ai compris cela que récemment en écoutant ma petite sœur, Adèle, que j'aime infiniment, m'expliquer qu'à ce rythme ils allaient bientôt me tuer.

Nous sommes issus d'une famille de hors-la-loi, à plusieurs reprises le juge a renoncé à mettre Toto en prison parce qu'il n'aurait su que faire de sa femme et de leurs dix enfants, et curieusement tous les dix nous sommes honnêtes – aucune dette, aucun retard de paiement, pas la moindre petite escroquerie à nous reprocher. C'est dire que nous n'avons pas répliqué aveuglément le modèle du père. Mais en ce qui me concerne je n'ai pas compris que lois et limites sont synonymes – si je respecte la loi c'est parce que je déteste l'idée d'être pris en faute, de devoir me défendre plus ou moins pitoyablement comme j'ai vu Toto le faire, et non à l'issue d'une réflexion sur la *nécessité* de la loi. De sorte que je n'en ai formulé aucune dans l'éducation de mes enfants, ne leur ai donné aucune limite, et qu'ainsi, sans le vouloir, par manque de clairvoyance, suis demeuré un hors-la-loi en dépit des apparences.

Tandis que je patiente au feu pour traverser la rue du Faubourg-Saint-Antoine me revient en mémoire mon premier voyage avec David. Amsterdam, cette ville qu'il a contribué à me faire prendre en grippe. C'est Agnès qui m'en avait soufflé l'idée parce qu'elle voyait bien qu'il n'y avait aucune complicité entre nous. Si on jouait, David en profitait pour m'envoyer

un coup de genou dans le nez – « Merde, David, je suis content de passer un moment avec toi et regarde… » Il me regardait me coller un coton dans la narine, en effet, ne s'excusait pas, encore essoufflé, et je remontais silencieusement dans mon bureau. Deux heures plus tard, quand je reparaissais, il attendait que je sois occupé, à la vaisselle par exemple, pour me mordre par-derrière. Qu'est-ce qu'il avait contre moi, cet enfant ? Tant de colère, à six ans, c'était sidérant. « Mais Agnès, jamais je n'aurais mordu mon père ! » Donc Amsterdam, pour repartir du bon pied. Le temps d'un week-end il m'avait réclamé tout ce qu'il voyait en vitrine. La première fois j'avais dit oui, la deuxième j'avais voulu discuter, puis de nouveau consenti. Par la suite, comme je cédais par intermittence, malheureux de son chagrin et secrètement honteux de ma faiblesse, je me taisais, tandis que lui boudait et m'envoyait à l'occasion des coups de pied dans les chevilles. J'étais perdu, non, jamais je n'aurais agi comme ça avec mon père qui n'avait pas d'argent et dont l'extrême pauvreté me touchait. Mon fils était aussi perdu que moi. Il m'a fallu des années pour comprendre qu'il attendait que je lui fixe des limites, que je le contienne.

Il me revient qu'en me promenant avec Anna c'était le contraire, j'aurais voulu lui offrir tout ce que je voyais dans les magasins et c'était elle qui refusait – « Non, papa, je n'en ai pas besoin, et en plus c'est beaucoup trop cher. » Elle avait dû, très tôt, pressentir la vacuité du père, deviner le danger, et décréter

ses propres règles. La vie débridée de David à vingt ans, quand elle en avait dix, l'y avait sûrement aidée – elle ne ferait pas « n'importe quoi », comme lui, et à dix-sept ans, son bac en poche, elle était partie pour l'Angleterre étudier le droit, la loi en somme. J'aime me faire croire qu'Anna est fragile, que je suis là pour la protéger, me raconter inlassablement sa naissance où j'apparais à mon avantage, c'est certain, vu que j'ai quarante-trois ans et elle à peine dix minutes, mais en réalité Anna serait fondée à prétendre que, des deux, c'est moi le plus fragile. D'ailleurs, je me rappelle une scène qui n'est pas à mon avantage, pour le coup. L'année de son bac, je lui avais fait suivre un mail effroyable de David qui me menaçait et m'insultait. Je me sentais seul et j'espérais confusément son soutien. Je ne l'avais pas obtenu, elle n'avait fait aucun commentaire, mais deux ou trois ans plus tard elle m'avait reproché de lui avoir transmis ce texte – « Tu crois que c'est agréable de lire les conneries de David, papa ? Je préparais le bac, je m'en serais bien passée. — C'était une bêtise, oui. Je le regrette. Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit sur le moment ? — Parce que ce n'était pas la peine d'en rajouter, il suffisait de voir ta tête… — Anna, je suis ton père ! Tu n'as pas à me protéger. — Bien sûr que je te protège ! Et c'est maintenant que tu t'en rends compte… Bien sûr qu'on te protège tous ! Enfin, sauf David, qui n'en a rien à faire de personne. »

Je suis un père incertain, peu sûr de lui, « flottant », c'est le mot qui me vient tandis que je franchis la Seine par le pont d'Austerlitz et m'y accoude un instant pour fumer une cigarette. « Flottant », c'est exactement ça. J'ai élevé mes enfants à tâtons, peut-être même est-ce un peu prétentieux de prétendre que je les ai « élevés ». Disons que je les ai « accueillis », oui, et aussitôt aimés – sans la moindre réflexion préalable sur le rôle d'un père. Pour avoir cette réflexion, il aurait fallu que j'éprouve auparavant un désir d'enfant, plus ou moins partagé par ma femme. Or, je ne saurais même pas dire d'où a surgi entre nous l'idée de devenir parents, la trentaine venue. Agnès et moi vivions alors ensemble depuis plus de dix ans. Les premières années, nous partagions l'opinion que les enfants sont un fléau équivalent aux sauterelles dans les dix plaies d'Égypte. De ma part, c'était assez prévisible, mais pourquoi Agnès préférait-elle les chats, les chiens ou les oiseaux aux enfants, alors qu'ils n'étaient que deux chez elle et n'avaient jamais manqué de rien ? Je ne sais pas, et il est trop tard pour le lui demander. Toujours est-il que nous applaudissions, en hurlant de rire, à ce passage de Montherlant, exaspéré par les pleurs des enfants quand il traverse l'Espagne : « le poupon, le chialeur international, qui hante les trains comme la punaise les lits, fléau du voyage, que ni les précautions ni l'argent ne peuvent réduire ». Quand soudain l'un d'entre nous a suggéré d'en avoir un. Pourquoi pas, en effet ? Ainsi

avons-nous conçu un premier enfant dont la vie s'est interrompue in utero à quatre ou cinq mois. Puis David.

Par curiosité, dans mon souvenir, sans nous projeter cinq minutes dans un quelconque « projet familial ». D'ailleurs, je crois que rien que l'expression « fonder une famille » nous aurait dissuadés de le faire. Le seul mot de « famille » nous donnait la nausée. Nous voulions un enfant par goût de l'aventure, pour la nouveauté qu'il allait représenter, c'était à la fois excitant et extravagant. Et, de fait, David nous avait emportés, charmés, éblouis. Nous nous étions découverts parents, puis bons parents, pensions-nous, en admiration devant notre petit garçon. Ainsi le dessein de concevoir un autre enfant s'était-il immiscé comme une évidence dans nos conversations. Claire était arrivée trois ans après David, et voilà que sans le vouloir nous étions devenus une famille. Je me dis que si tout cela avait été réfléchi, prémédité, Agnès ne se serait pas enfuie avec le premier crétin venu alors que Claire n'avait pas trois ans.

L'amour d'Esther m'avait consolé. Elle avait tout de suite aimé Claire (mais je ne vois pas qui pourrait ne pas aimer Claire), et bientôt rencontré des résistances du côté de David. Esther avait vingt-six ans, moi quarante et un. La regarder s'occuper de mes enfants me réconfortait. Nous avions découvert ensemble le Jardin des plantes puis étions retournés au Parc floral, comme avec Agnès deux ou trois ans plus tôt. C'était étrange, cette famille qui

s'était reconstruite malgré nous et dont on venait de changer la mère. Blonde auparavant, et désormais brune. Je me mettais à la place des gens qui croyaient nous reconnaître, ils devaient chercher l'erreur – « Dis-moi, chérie, elle s'est fait refaire ou quoi la femme de ce type ? Là-bas, oui, avec les deux gamins qui se disputent… »

J'étais si en colère contre l'irresponsabilité dont Agnès et moi avions fait preuve que lorsque Esther m'avait demandé un enfant j'avais hurlé que jamais plus, que quoi qu'il arrive on ne m'y reprendrait pas. Mais un an plus tard j'avais cédé pour ne pas la perdre et nous avions conçu Anna.

Dans mon esprit, c'est avec la naissance d'Anna que j'ai enfin accepté d'avoir créé une famille ou, en d'autres termes, d'être « père de famille », cette expression qui me donnait envie de vomir à vingt ans. C'est qu'Esther n'avait rien contre l'idée d'être « mère de famille ». Onzième d'une famille de douze, elle ne semblait jamais débordée par les petits et elle savait rire et insuffler du jeu là où Agnès et moi nous serions mis à pleurer. D'épuisement. D'ennui, également. Esther avait plaisir à faire des gâteaux, à organiser des goûters d'anniversaire, à déguiser les enfants, à chanter avec eux, à faire la ronde. J'ai découvert avec elle qu'une famille peut être joyeuse, ce que je n'aurais pas soupçonné. De sorte que, lorsqu'elle a voulu un second enfant, j'ai d'abord dit non, puis oui. Et Coline, qui avait dû m'entendre dans sa coquille, a tout de suite su se faire

désirer en tombant malade à la naissance, puis en mangeant de la mort au rat, puis en affirmant une singularité qui n'a jamais cessé de me toucher.

Cependant, l'année de ses quinze ans, tout s'est effondré. Esther s'est enfuie avec son amant, exactement comme Agnès l'avait fait vingt ans plus tôt. « Enfin, m'a-t-elle dit un matin au petit déjeuner, se levant soudain de table, comme excédée, on ne va quand même pas vieillir ensemble avec cette petite ado, c'est sinistre ! » Le goût de la famille lui était passé, elle avait quarante-six ans, était amoureuse et avait envie de vivre pour elle-même.

Apprenant notre séparation, Agnès avait confié à Claire (qui me l'a répété) que je l'avais bien cherché, qu'en sacrifiant tout à l'écriture je finirais seul (comme si « finir seul » était à ses yeux le pire des châtiments). C'était suggérer qu'Esther serait partie par lassitude de me voir écrire tous les jours, vaincue par la monotonie de mon quotidien comme la vache par le passage des trains. Il y a un peu de cela, sûrement – comment Esther, si fantasque, si vivante et joyeuse, a-t-elle pu supporter durant près de vingt ans un type à peu près aussi rasoir qu'Emmanuel Kant, en moins talentueux ? Avec le recul, je me le demande. Cependant, Agnès se trompe : ce n'est pas l'écriture qui nous a torpillés, mais l'absence d'écriture. Soudain, je m'étais découvert impuissant à poursuivre un manuscrit et cette impuissance m'avait précipité dans une impuissance à vivre. Tétanisé devant ce texte devenu lourd comme

un macchabée, privé d'écriture en somme, je m'étais surpris à pleurer, à trembler, puis à vouloir mourir. Les hommes qui tremblent n'intéressent pas Esther, ils lui donneraient plutôt envie de les achever d'un bon coup derrière la nuque. Elle avait donc très vite laissé tomber.

Et voilà comment je me retrouve aujourd'hui à flâner seul sur le boulevard de l'Hôpital, en direction de la place d'Italie, pour aller déjeuner avec mes quatre enfants.

Un père « flottant », oui, c'est le mot qui me vient. C'est-à-dire différent selon qu'il bavarde avec tel ou tel enfant, comme si l'enfant induisait le père. Sans lois, sans principes préétablis, sans le Code de paternité que certains possèdent sur le bout des doigts à la façon du gendarme le Code de la route. Si j'ai imaginé quelque chose avant de les mettre au monde, tous les quatre, et ce n'est même pas certain, j'ai dû croire qu'en faisant comme Toto cela marcherait plutôt bien. Oubliant que Toto n'a pas eu de père, qu'orphelin et fils unique il a grandi entre deux femmes, sa mère et sa tante, et que, devenu père, il a dû improviser. Ses quatre aînés sont devenus les frères et sœurs qu'il n'avait pas eus. Il nous appelait « mon p'tit vieux » (« ma p'tite vieille » pour Christine, notre aînée), nous emmenait camper comme il avait aimé le faire sous le Maréchal, dans les Chantiers de jeunesse, nous demandait conseil pour échapper à sa femme « qui commençait sérieusement à [le] faire braire », sans prendre garde qu'elle était aussi notre

13902

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 6 août 2023

Dépôt légal août 2023
EAN 9782290385623
OTP L21EPLN003457-555318

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion